



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, Nº 25.

Robe d'étoffe collet à la Chevalière, Chapeau de soie orné d'une draperie de gaze.



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, no. 25; chez CORNEILLE, libraire, rue de la Feuillade; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être adressés francs de port au Bureau.

MODES.

PARTOUT les temples sont ouverts. Des étoffes précieuses, des guirlandes légères sont disposées avec goût autour de leurs portiques. — Encore quelques jours, et la divinité va rendre ses oracles! De riches offrandes sont déjà préparées sur les autels des sacrifices...., on n'attend plus que les victimes!... Abandonnant toute métaphore, nous dirons tout bonnement que nos ateliers présentent un coup-d'œil charmant; que nos modistes étalent différens tissus de gazes nouvelles, pour en former les toques et les chapeaux d'hiver; nos fleuristes, des faisceaux de bouquets qui paraissent avoir été formés des fleurs de nos jardins. — Mais que fera-t-on de toutes ces jolies choses qui s'offrent à nos regards en-

chantés? Nous ne voyons encore que les matériaux propres à composer les merveilles qui doivent se préparer, et que bientôt nous allons posséder. . . . Quelle impatiente curiosité nous agite en cet instant? — Attendons, et rappelons-nous que le désir que suit une espérance, nous rend souvent plus heureuses que la réalité du plaisir même. — Nos artistes aspirent après les jours pluvieux, comme les Incas après le retour du soleil. Mais tant qu'il restera quelque ardeur d'automne, nos dames ne peuvent se décider à quitter les bosquets qui leur prêtèrent leurs ombrages pendant les chaleurs de l'été. « Il y aurait, disent-elles, une sorte d'ingratitude à abandonner la nature au moment de son déclin. — On veut voir tomber la dernière feuille, ainsi qu'on aime à recueillir le dernier adieu d'un ami ».

C'est ainsi que s'exprimait une jeune femme retirée au fond d'un boudoir élégant, et d'où la vue s'étendait sur des plaines encore riantes de verdure. Assise auprès d'un foyer ardent, elle s'occupait à arranger avec soin de petites plumes de geai, qu'elle plaçait avec ordre dans un joli coffret en nacre : la dépouille de vingt oiseaux de la même espèce était éparse çà et là autour d'elle. — Ne concevant pas très-bien comment elle pouvait allier cette exquise sensibilité, qui la portait à déplorer la chute d'une feuille, avec l'ordre qu'elle intimait à ses gens de faire une nouvelle battue, pour détruire une quantité de ces laides, mais très-innocentes créatures, je me hasardai à lui demander humblement ce qui pouvait la conduire à cet excès de cruauté. « Vous ne voyez donc pas, me dit-elle, l'effet délicieux que feront ces jolies petites plumes bleues, montées en aigrette, ou placées en bouquets au bas d'une robe de gaze? » — J'admirai tout haut; et tout bas je m'écriai : « Pauvre oiseau! quand tu te parais d'un plumage étranger pour cacher ta laideur, pouvais-tu penser que la beauté te dépouillerait un jour pour embellir ses charmes. O vanité! vanité! »

— L'on ne voit encore que des robes en soie, et rien de nouveau dans la disposition des garnitures, qui varient suivant l'inspiration de la couturière. — Les chapeaux du matin se font en satin noir, ou en *ondine*, couleur oreille d'ours : on les double et on les garnit avec les nuances qui s'assortissent le mieux avec ces couleurs. — On voit beaucoup de souliers

en velours noir : ce qui n'est peut-être pas très-avantageux au pied ; mais c'est nouveau. Du moins est-il vrai qu'on n'en avait plus porté depuis 1700 ; car c'était alors la chaussure adoptée par nos trisaïeules.

— Les hommes n'ont encore fait paraître aucune mode qu'on puisse citer. Cependant nous avons remarqué que, sans doute par une recherche de propreté, ils font doubler en cachemire blanc leurs gilets en étoffe noire, pour préserver ainsi leur cravate de toute souillure.

Nous donnerons, dans notre Numéro du 25, la dernière forme de redingote et de pantalon adoptés pour les promenades à cheval.

RÉCEPTION DES MISSIONNAIRES AMÉRICAINS,

A AVA, (EMPIRE DES BIRMANIS).

LES missionnaires se rendirent à Ava, résidence de l'empereur ; se présentèrent à Myadaymen, ministre-d'état, et demandèrent à contempler le *visage d'or*. Myadaymen les fit conduire auprès de Moung-Zah, conseiller privé de l'empereur. Moung-Zah les reçut avec bonté, les fit asseoir à côté de plusieurs gouverneurs qui attendaient le lever du monarque, et leur adressa différentes questions familières sur leur religion. On annonça que les *pièdes d'or* allaient s'avancer. Le ministre se leva promptement ; mit à la hâte ses habits de cérémonie, ordonna aux missionnaires de le suivre, les mena dans une salle magnifique, et les fit placer auprès de lui.

Ici la scène qui se déroula sous les yeux des missionnaires, surpassa tout ce que leur imagination avait pu concevoir. La vaste étendue de la salle, l'éclat de l'or qui brillait de toutes parts, la hauteur du dôme, le nombre et l'élévation des colonnes, présentaient le plus imposant spectacle. Il y avait cinq minutes qu'ils étaient dans la salle, lorsque les assistans, tous grands officiers de l'état, prirent tout à coup l'attitude la plus respectueuse. On leur dit à voix basse que l'empereur venait d'entrer. Les missionnaires dirigèrent leurs regards aussi loin que les colonnes purent leur permettre,

et découvrirent le moderne Assuérus, qui s'avancait sans cortège, dans sa grandeur solitaire, avec l'extérieur superbe d'un monarque de l'Orient. Ses vêtemens étaient riches, sans avoir rien de bien remarquable. Il portait à la main une épée d'or. Son aspect fier et son regard imposant attiraient surtout l'attention. Tous les assistans avaient le front sur le parquet; les missionnaires seuls, le genou en terre, les mains fermées, avaient les yeux fixés sur le monarque. Arrivé près d'eux, l'empereur s'arrêta; et se tournant à peine de leur côté : « Quels sont ces gens-là? demanda-t-il. — Grand roi, répondit un des missionnaires, nous sommes les prédicateurs. — Quoi! vous parlez birman! Êtes-vous les prêtres dont on me parla hier au soir? Quand êtes-vous arrivés? Est-ce la religion que vous enseignez? Êtes-vous la même chose que le prêtre portugais? (c'est le médecin de l'empereur). Êtes-vous mariés? Pourquoi vous habillez-vous ainsi? » Ces questions et d'autres reçurent les réponses convenables. Le monarque satisfait, alla s'asseoir sur un siège élevé; la main posée sur la garde de son épée, et les regards toujours fixés sur nous.

Moung-Zah lut alors la requête des missionnaires, conçue en langue birmane, et dans laquelle ils demandaient au monarque la permission de propager leur doctrine dans son vaste empire. Le monarque écouta la lecture de cette requête; tendit la main pour la prendre, la lut et la rendit à son ministre, sans prononcer une seule parole. Il avança de même la main pour saisir un traité religieux, en langue birmane, composé par les missionnaires. Il en examina les deux premières sentences, qui établissent l'unité de Dieu; et, d'un air indifférent et presque dédaigneux, jeta le livre à terre.

Peu après Moung-Zah interpréta, dans les termes suivans, la volonté de son maître : « Pourquoi demandez-vous une telle permission? Les Portugais, les Anglais, les Musulmans et les peuples de toute religion, n'ont-ils pas une pleine liberté de célébrer leur culte suivant leurs coutumes respectives? A l'égard de votre pétition, Sa Majesté ne donne aucun ordre; quant à vos livres sacrés, elle ne sait qu'en faire; reprenez-les ».

L'empereur se leva alors de son trône, s'avança vers l'autre extrémité de la salle, et là, s'étendit mollement sur un superbe coussin, pour entendre de la musique.

ÉPHÉMÉRIDES.

PLUSIEURS personnes ont paru s'étonner de ce que nous n'avions pas donné, dans notre dernier Numéro, une notice sur la reine infortunée, pour laquelle la France en pleurs prie chaque année sur les marches d'un tombeau. Notre réponse est dans le sujet même de notre Journal. Pouvions-nous convenablement allier un éloge expiatoire avec des modes futiles et légères? Non sans doute; et si nous l'eussions fait, une juste critique n'eût pas manqué de nous en adresser des reproches. Le respect dû à ce funèbre et malheureux anniversaire, a été le seul guide de notre conduite.

MADELEINE BASSEPORTE.

Née à Paris en 1701.

CETTE artiste célèbre immortalisa son nom dans l'art des Rubens et des Corrège. Son talent, ouvrage de l'étude, de la nature et de son génie, la fit réussir plus particulièrement dans le genre des fleurs, des plantes, des animaux, des reptiles et insectes; en un mot, dans tout ce qui tient à l'histoire naturelle. Honorée des visites de Louis XV, elle eut l'inappréciable avantage de voir ce monarque ramasser son pinceau, comme Charles-Quint ramassa celui du Titien, à Tolède. Quel stimulant pour un artiste, qui trouve dans la moindre action ou dans le moindre mot, un sujet d'émulation et de gloire!... Le bonheur de Madeleine Basseporte était de secourir les artistes qu'un excès de modestie, ou une triste fatalité, avaient réduits à la misère. Sa belle ame était, comme son pinceau, pleine de fraîcheur, de délicatesse et de suavité. Les beaux-arts et les infortunés la pleurèrent le 22 octobre 1780.

LITTÉRATURE.

ESSAI SUR LE ZODIAQUE CIRCULAIRE DE DENDERAH,

MAINTENANT AU MUSÉE DU ROI,

Par M. Alex. LENOIR (1).

LES habitans de la capitale ont couru au Musée voir le fameux *Zodiaque de Denderah*; celui de Paris a fait également courir au Gymnase. Nous avons rendu compte du dernier; le premier doit avoir son tour, en nous écrivant avec nos abonnées: *Il vaut mieux tard que jamais*. La matière est bien abstraite, va-t-on nous dire; quoi vous entreriez dans le détail de toutes les dissertations qui ont été publiées à ce sujet? — Non sans doute, que l'on se rassure; nous ne sortirons pas du cadre que nous nous sommes imposé, et nous nous bornerons à nous récrier au sujet de celle qui vient de paraître sur un trait relatif à notre sexe. Tout en disant que l'on accuserait injustement M. Alex. Lenoir d'être venu tard sur cette matière, si l'on considère comment il l'a traitée, et l'intérêt que présente le monument, ses observations sont nouvelles, piquantes et fort curieuses; ses considérations savantes et lumineuses; il a su rendre ses détails agréables, et, par l'élégance de son style, donner envie, même à des femmes, de lire son ouvrage.

Il n'a eu qu'un seul tort, dit-on; c'est de l'avoir fait tirer à trop peu d'exemplaires. Quant à nous, nous lui en trouverons un autre; c'est celui d'avoir, dans une note, dénaturé un fait honorable à une dame. Voici comment il le rapporte:

« A la suite de son grand travail (*sur l'Égypte*), Dupuis fut tellement fatigué, que son esprit en éprouva une altération grave. Dans les accès de la maladie, qui dura six semaines, il demandait son livre pour le brûler. Un de ses confrères de l'Institut, de concert avec sa femme, l'em-

(1) A la Librairie des Annales françaises, boulevard du Temple, N^o. 45. Prix: 2 fr. 50 c. avec la gravure.

» porta, en fit, par précaution, une copie, et le rendit.
 » M^{me}. Dupuis, pour calmer son mari, lui dit que, suivant
 » ses intentions, elle avait détruit l'ouvrage. Mais M. Du-
 » puis, après avoir recouvré la santé, eut la satisfaction de
 » retrouver son manuscrit, qu'il croyait perdu. L'ami obli-
 » geant laissa à M^{me}. Dupuis l'honneur de la conservation de
 » l'ouvrage de son mari, qui ne sut qu'après l'impression
 » qu'il avait été copié dans l'intention de le satisfaire, et de
 » n'en point priver la postérité. Ceci explique l'épître dédi-
 » caloire, un peu ampoulée, que Dupuis adresse à sa femme
 » à la tête de son livre : elle n'était nullement lettrée ».

Pourquoi ôter à M^{me}. Dupuis le mérite de nous avoir
 conservé un ouvrage aussi précieux; c'est peu galant à
 M. Alex. Lenoir.

VARIÉTÉS.

ON dit qu'il existe en Hongrie un nommé Jean Rovin;
 qui est âgé de 172 ans; sa femme n'a encore que 164 ans;
 ils sont mariés depuis 142 ans. Le plus jeune des enfans de
 ce couple charmant est parvenu à sa 115^e. année : il passe
 pour un des espiègles de l'endroit. Ses parens, toutefois,
 n'ont pu encore se décider à l'envoyer à l'école d'enseigne-
 ment mutuel.

THÉÂTRES.

SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Le directeur est changé.
 Ce théâtre s'en trouvera-t-il bien? Les vœux des habitans
 du faubourg St.-Germain seront-ils comblés; et ceux de
 Paris, en général, pourront-ils dire : Nous avons enfin un
 Second-Théâtre-Français? M. Gimel, nouveau directeur, a
 servi; il occupait, dans l'état-major, un grade honorable. Si
 l'on prend à la lettre les paroles du maréchal de Saxe, il
 fera un excellent directeur de spectacle, et ramènera la foule
 dans une salle trop long-tems déserte. Le retour de made-
 moiselle Georges le sert à souhait, et il ne pouvait com-
 mencer ses fonctions sous de plus favorables auspices. Quand
 un directeur a le bonheur de posséder dans sa troupe une
 actrice comme elle, la fortune de son théâtre est assurée,

VAUDEVILLE. — Encore une pièce arrangée !... Faut-il en accuser le peu d'imagination des auteurs, et dire qu'ils n'ont plus de génie, ni de sujets à traiter ? Non, sans doute. La société présente trop de ridicules, de vices, et malheureusement de crimes ! Quelle cause produit donc un pareil effet ? Nous avons cru la trouver, en pensant que la faute seule en est aux administrateurs et comités de lecture. Qu'un jeune auteur présente une pièce, on l'abreuve de dégoûts et même d'humiliations : on garde son manuscrit pendant des années, et, la plupart du tems, on le lui rend sans l'avoir lu, en lui disant : Votre pièce ressemble à telle et telle autre ; et il est des gens que nous pourrions citer, qui ne rougissent pas d'affirmer qu'une pièce faite pour les boulevards, ressemble à une comédie en cinq actes et en vers du Théâtre-Français, et que la jouer serait éloigner le public avide de nouveautés. Ces mêmes personnes, qui ont trouvé une si grande similitude entre une bluette, parfois un peu gaie, et une pièce à caractère, n'ont pas honte, peu d'instans après, de lire à leur comité, une pièce arrangée par eux, qu'ils font ensuite jouer comme nouveauté. Si les directeurs des théâtres et les comités de lecture étaient un peu plus sévères, Melpomène et Thalie animeraient encore, de leur feu sacré, nos modernes auteurs ; et des *Blaise le hargneux* ne seraient pas reproduits sur la scène.

AMBIGU-COMIQUE. — Un bien long vaudeville vient de réussir à ce théâtre : son titre est *Adieu à la chaussée d'Antin*. La donnée n'en est pas nouvelle ; c'est une espèce de mystification faite à un bon habitant du Marais : elle devait avoir du succès. Quoique cette pièce ne soit pas fort bonne, elle vaut encore mieux que *Monsieur Camion*.

PANORAMA DRAMATIQUE. — *Les Revenans* sont revenus sur ce théâtre, et y ont été accueillis comme ils l'avaient été ailleurs, il y a près de quarante ans, si nous en croyons le rapport de M. Bonardin, qui, faute d'avoir pu se procurer un billet de faveur, a écouté de la porte les données des amateurs.

CIRQUE OLYMPIQUE. — A fait son ouverture par *la Prise de la Flotte*. On ne pouvait mieux choisir : les évolutions et les charges ont été exécutées avec la précision accoutumée ; et les nombreux spectateurs ont applaudi comme de coutume ; c'est-à-dire avec transport.

A ce Numéro est jointe la planche 85.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.